

G161

E98

V. 4



Capilla Alfonso
Universidad



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE I.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

Suite du voyage de Nicholas à la Nouvelle-Zélande.

EN revenant du lac, on s'arrêta pour prendre un repas dans le village dont j'avais admiré les belles cultures; ayant examiné les champs avec plus d'attention, j'y observai le tacca, ou tarro, dont la racine sert de nourriture. Je crois que cette plante n'est pas indigène à la Nouvelle-Zélande, mais qu'elle y a été apportée, soit par Cook, soit par quelque autre navigateur européen. On la cultivait ici avec le plus grand soin.

Nous fûmes de retour le 11 sur le bord de la mer. Douaterra nous rejoignit dans notre trajet pour regagner le vaisseau; il nous apportait des

provisions. M. Kendall et M. Hall s'étaient établis avec leurs familles dans la maison que l'on avait construite pour eux ; ils y étaient passablement bien logés. Tout le monde était occupé à la construction du grand bâtiment. En contemplant la scène d'activité qui m'entourait, je pensai à la tâche que les missionnaires allaient entreprendre et qui devait leur assurer la reconnaissance des hommes de bien de tous les pays. Amener par la persuasion et le bon exemple des hordes barbares à des habitudes d'ordre et de paix, c'est une entreprise réellement honorable et glorieuse pour ceux qui l'ont conçue et qui essaient de la mettre à exécution en bravant les dangers dont elle est accompagnée.

Nous voulions aller reconnaître l'embouchure du Thames et visiter le pays voisin ; comme notre équipage n'était pas assez fort pour protéger notre navire, nous prîmes le parti de nous confier à la bonne foi des naturels. Ayant donc engagé Douaterra et Korra-Korra à nous accompagner avec un nombre suffisant de leurs gens pour détourner les tribus voisines de l'idée de nous attaquer, ils vinrent à bord avec d'autres chefs et plusieurs guerriers : ils étaient ving-huit, nous n'étions que sept ; cette disproportion ne nous causa pas un moment d'inquiétude, parce que nous savions que ces sauvages, quoique canibales

déterminés, ne dévorent que leurs ennemis, et que l'on peut compter sur l'amitié qu'ils ont une fois jurée.

On mouilla le 13 janvier entre la grande terre, et la plus considérable des îles Cavallès ; le vent contraire ayant empêché d'aborder l'embouchure du Thames. Bientôt deux pirogues se détachèrent de l'île et se dirigèrent vers le navire avec une vitesse extraordinaire. Douaterra qui était décidé à prendre dans cette occasion une attitude formidable, et à déployer toutes ses forces, se chargea du commandement en chef de ses compatriotes ; il distribua des fusils aux uns, des pistolets aux autres, des sabres et des lances à tout le reste ; puis il leur dit de se cacher en se couchant sur le pont, jusqu'à ce que les pirogues nous eussent accostés ; alors à un signal, ils devaient se lever tous à la fois, et se précipiter sur les côtés du vaisseau en poussant des cris de défi. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Que l'on se figure, si l'on peut, l'étonnement et la terreur des Indiens qui étaient dans les pirogues, en entendant les hurlemens horribles, les gestes épouvantables et les menaces sanguinaires de ceux que nous avions sur notre vaisseau. Les premiers étaient de nos amis ; déjà nous les avions vus à bord, lorsque nous avions laissé tomber l'ancre dans ce même endroit ;

n'ayant rien fait qui pût leur attirer notre ressentiment, ils ne savaient à quoi attribuer tout ce qui se passait. Ils nous regardèrent quelque temps d'un air alarmé et tremblant, et semblaient hésiter entre une prompté fuite et l'attente de ce qui pouvait leur arriver. A la fin, les démonstrations hostiles et les clameurs furibondes ayant cessé, ils reprirent confiance et s'empressèrent de grimper le long du bâtiment. Ayant demandé à Douaterra pourquoi il avait fait une réception si étrange à ces hommes paisibles, il me dit que c'était pour qu'à leur retour ils apprissent aux autres insulaires que le vaisseau était bien garni de monde et en état de se défendre contre toute attaque, ce qui inspirerait une frayeur trop grande pour qu'on essayât la moindre tentative contre nous.

Mais il y avait des fripons parmi nos amis. Quand ils furent partis, on s'aperçut que le ciseau du charpentier manquait. Je ne pus m'empêcher de sourire de l'indignation manifestée par leurs compatriotes, lorsque nous leur eûmes annoncé ce vol; leurs imprécations unanimes contre le larron auraient fait croire que jamais ils ne s'étaient rendus coupables de la même faute. Douaterra nous dit que si nous voulions lui prêter le canot, il s'engageait à recouvrer le ciseau. On lui accorde sa demande; aussitôt mettant le sabre à

la main, il s'embarque avec douze de ses gens armés de fusils et de pistolets. Curieux de voir l'issue de cette affaire, je me décide à les suivre; j'examine les fusils, ils n'étaient pas chargés; je le dis à Douaterra, qui me répond que c'est égal, parce que ses compatriotes à la vue seule d'un fusil qui les couche en joue, prennent la fuite. Nous arrivons à une île éloignée de deux milles du navire, et où ils disent que les pirogues ont abordé. Une pointe de terre s'avancait assez loin en mer; l'impatience de mes compagnons leur fait prendre le parti de se jeter à la mer pour franchir plutôt cet obstacle. Il n'en reste que deux avec moi. Ce n'est pas sans peine que nous parvenons à doubler la pointe, car un de ces deux hommes était d'une maladresse et d'une stupidité inconcevables. Nous arrivons devant un village où l'on supposait que le voleur demeurait. Sur ces entrefaites la nuit était venue, la seule lumière des étoiles nous guidait au milieu de l'obscurité. Je descends à terre, et je marche vers l'endroit où j'entends de grands cris. J'y trouve une demi-douzaine de ceux qui nous ont rendu visite le matin, entourés de leurs compatriotes indignés; ces pauvres gens, en proie à la terreur, s'approchent de moi pour me prendre la main; ils m'assurent qu'ils n'ont rien emporté, et m'indiquent une île où demeure celui qui a dérobé le ciseau. Je

leur dis qu'il est très-mal de nous voler, puisque nous donnons volontiers ce qu'on nous demande, et que nous punirons sévèrement les coupables; ils s'écrient que je suis très-bon, et maudissent l'auteur du délit. Douaterra et tout son monde, persuadés que ces villageois ne sont pas coupables, veulent aller à l'autre île : je les en dissuade parce que je pense qu'il vaut mieux ne pas prolonger une recherche qui sera infructueuse, et nous revenons sans accident à bord.

Le vent nous ayant favorisé, nous fîmes route pour l'embouchure du Thames. Pendant toute la route, la gaieté des gens de Douaterra nous amusa beaucoup. Ils dansaient, ils chantaient, ils luttaient, quelquefois ils se terrassaient les uns les autres; nous nous imaginions que dans leurs jeux ils allaient se fendre la tête avec leurs massues; mais tout se terminait sans effusion de sang. Korra-Korra et ses gens chantèrent des couplets sur un ton lugubre; ils nous dirent que c'était une chanson composée pour célébrer la mort tragique d'un homme de sa tribu, qui avait été tué par des habitans des bords du Thames; ils avaient coupé son corps en petits morceaux, et l'avaient mangé. Rien de plus mélancolique que l'air de ce chant qui fut exécuté en chœur sur un ton très-bas.

Etant arrivés vis-à-vis de Bream-Bay, une pi-

rogue se détacha du rivage : elle portait un vieux chef, une femme et trois rameurs. Le chef allait monter à bord lorsque Douaterra et ses gens qui s'étaient cachés, recommencèrent la scène dont ils nous avaient déjà rendus témoins en pareille occasion. Ils effrayèrent tellement le vieillard, qu'il tomba à la renverse dans sa pirogue et faillit à la faire chavirer. Il resta dans cette posture, regardant d'un air effaré nos guerriers hurlans comme des maniaques. Korra-Korra qui le connaissait, lui dit de n'avoir pas peur et de venir sur le navire. Le vieillard hésita; enfin il s'y décida; mais il tremblait de la tête aux pieds. J'eus bien de la peine à lui persuader d'entrer dans la chambre pour parler à M. Marsden. Rien ne put rassurer ce pauvre homme qui ne fit qu'une visite très-courte et qui eut l'air bien content de pouvoir s'en aller. La femme resta dans la pirogue sans manifester le plus léger symptôme de frayeur. Les rameurs s'étaient remis aisément de celle qu'ils avaient d'abord éprouvée. J'adressai des remontrances à Douaterra sur le mal qu'il avait fait au vieillard qui était presque mort de peur, qu'il aurait dû épargner à cause de son âge, et qui d'ailleurs semblait absolument hors d'état de nuire. Il justifia sa conduite par les mêmes raisons qu'il avait déjà alléguées, et ajouta que le vieillard méritait de mourir de peur, répétant

mes expressions d'un ton d'aigreur. Quoique Douaterra connût mieux que nous ses compatriotes, je crois pourtant que dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, il voulait relever son importance aux yeux des autres insulaires, en leur montrant qu'il était chargé de la défense du navire, et par ces démonstrations effrayantes produire une forte impression sur leur esprit, et leur inspirer du respect pour son autorité.

Deux heures après une autre pirogue accosta le navire; elle était montée par six jeunes guerriers. On les accueillit avec les mêmes cris et les mêmes manœuvres hostiles que ceux qui nous quittaient; mais trois d'entre eux étaient déjà venus à bord, et reconnaissant plusieurs de leurs amis, leurs alarmes cessèrent bien vite. Il n'en fut pas de même de leurs compagnons qui restaient pétrifiés d'étonnement et de crainte. Enfin un peu plus tard on vit trois pirogues arrivant de Bream-Head, et l'on reconnut dans la plus grande une pièce de toile de coton imprimée que M. Marsden avait envoyée en présent au chef de ce canton, pendant que nous étions mouillés à peu de distance de chez lui. Douaterra eut garde de ne pas répéter ses hurlemens et ses gestes menaçans. Les hommes qui étaient dans les pirogues nous regardèrent quelque temps d'un air

plus surpris qu'alarmé. Ils nous apportaient du poisson, et nous dirent que si nous voulions tirer un coup de canon, leur chef viendrait à bord: nous le fimes; personne ne parut.

Le 16 nous sommes entrés dans le Thames; l'embouchure en est très-large et forme un bon port. Choupah qui est l'ériki de ce canton, vint nous voir; mais ne connaissant pas nos intentions, il se tint d'abord à une certaine distance. Un des chefs qui étaient à bord lui parla long-temps, et sur ces entrefaites Korra-Korra, à la prière de M. Marsden, invita Douaterra à s'abstenir de ses vociférations. Celui-ci n'était pas homme à se départir de l'habitude qu'il avait prise, et dont l'efficacité lui semblait infailible. Cependant il hurla et gesticula moins long-temps qu'à l'ordinaire. Ensuite la conférence recommença, et Choupah, assuré qu'il n'avait rien à craindre, monta sur le navire avec son fils. Jamais je n'ai vu de vieillard aussi beau et d'un air aussi vénérable que ce chef; pour la taille il égalait les plus grands de ses compatriotes: il était encore très-robuste. Il avait dans son maintien quelque chose de grave et de solennel qui imposait. M. Marsden lui fit présent, ainsi qu'à son fils, de toile de coton peinte, de fer et de quelques hameçons. Ils lui donnèrent en échange deux très-belles nattes.

D'après ce que nous apprimes de nos amis à bord, Choupah était le chef le plus considérable que nous eussions vu jusqu'alors. Son autorité s'étendait depuis le lieu où nous étions, jusqu'à Bream-Bay dans le nord, territoire immense pour un pays tel que celui-ci. Il commandait lui-même ses guerriers, et malgré son âge avancé, on le regardait comme un des hommes les plus braves de l'île; son nom était redouté dans toute la partie septentrionale. Il devait le lendemain partir pour une expédition contre des tribus du cap oriental; il avait pour auxiliaire un corps considérable d'hommes de la côte occidentale dont nous vîmes les pirogues le long du rivage. Douatterra nous dit que ceux-ci étaient extrêmement belliqueux et féroces, et qu'il n'y aurait pas de sûreté pour nous à nous aventurer au milieu d'eux; car certainement ils nous tueraient tous sans hésiter, leur cruauté ayant passé en proverbe chez leurs compatriotes. Jadis ils faisaient des incursions dans le territoire de Choupah. Enfin, cet ériki conclut une alliance avec eux en donnant sa fille en mariage à leur chef. Depuis, ils lui ont été fidèles, et l'ont toujours aidé dans ses guerres. La persévérance de ses gens à supporter la fatigue paraît incroyable. Ils avaient transporté leurs pirogues par terre de plus de cinquante milles de distance, à travers un pays

inégal et raboteux, en les tirant avec des cordes sur des rouleaux. Elles étaient chargées de leurs provisions. Quelle constance dans un travail aussi ennuyeux que pénible! Pour doubler le cap oriental ils avaient à ramer pendant au moins cent milles, et ils venaient si loin pour attaquer un peuple qui probablement n'avait jamais rien fait qui pût provoquer leur ressentiment, et qu'ils ne haïssaient que parce qu'il était capable de leur opposer quelque résistance. Ainsi l'ambition peut être portée à l'excès, même chez les sauvages, et leur fait surmonter gaiement des difficultés incroyables par le seul désir du pillage et de la dévastation.

Etant descendu sur la côte occidentale de la baie avec M. Marsden, et quelques guerriers indigènes, Gonnah, l'un d'eux, fit l'achat d'une natte très-fine. Il donna en échange des plumes de goëland que les individus des deux sexes portent généralement, mais que l'on ne prépare que dans la baie des Iles. On les transporte delà dans les divers territoires, et elles forment un objet important de commerce. Chacune a le gros bout entouré d'un petit morceau de bois qui sert à la fixer dans les cheveux.

Assis au milieu de toutes les femmes du village, il ouvrit la boîte qui contenait les plumes, et où

elles étaient rangées aussi artistement que si la marchande de modes la plus expérimentée de l'Europe les y eût placées. Leur vue charma les regards avides de toutes ces belles. Il en prit quelques-unes, et les posa sur la tête des femmes qui l'entouraient. Ainsi parées elles se félicitaient les unes les autres avec des transports de joie, qui laissaient percer le sentiment d'amour-propre qu'elles éprouvaient. Alors il compta douze plumes, et les déposa galamment aux pieds de la jeune fille qui avait la natte, et lui donna en même temps un gros paquet de duvet de goëland qui sert d'ornement pour les oreilles. Ayant reçu la natte, il ferma soigneusement sa boîte, et s'en alla débiter ailleurs sa marchandise. M. Marsden acheta aussi une natte. Ensuite toutes ces femmes se mirent à chanter et à danser.

Ayant continué notre promenade vers le village de Choupah, nous n'y avons trouvé que des femmes et des enfans, tous les hommes étaient partis pour l'expédition au cap oriental. Nous vîmes la belle-fille de Choupah, jeune femme d'une physionomie intéressante et fort belle; mais elle pleurait la mort de son fils, et pour marque de sa douleur, elle s'était tellement découpée la peau de la tête aux pieds, que l'on n'y apercevait qu'une suite continue de plaies ouvertes et de balafres couvertes

de sang caillé. La pente de la colline sur laquelle s'élevait le hippah, offrait des champs de pommes de terre cultivés avec soin.

Dans notre course le long de la côte, nous avons essayé de nous procurer des pommes de terre et des cochons, car nous avons besoin de viande fraîche. La belle-fille de Choupah nous dit qu'elle ne pouvait pas nous fournir un seul de ces animaux, ceux que son beau-père possédait étant dans l'intérieur du pays. M. Marsden lui en ayant montré quelques-uns que nous aperçûmes dans une étable, elle répondit qu'ils appartenaient à un homme qui demeurait fort loin, et qu'elle n'en pouvait disposer. Dans un autre village les habitans étaient moins avancés dans leurs idées sur le droit de propriété; car en nous indiquant un endroit où il y avait des cochons, ils observèrent que nous pouvions les emporter sans payer, idée que nous avons naturellement rejetée. Dans ce même village Douaterra demanda s'il ne pourrait pas acheter un esclave; on n'en avait qu'un seul âgé de douze à quatorze ans, qu'il trouva trop jeune. Ce lieu doit être très-peuplé; nous apercevions des cabanes éparses de tous les côtés. Le terrain des environs est uni. Nous fûmes frappés de la grandeur d'un hangar, qui avait près de cent pieds de long, et était partagé dans le milieu par une séparation. Les insulaires nous dirent qu'il

était destiné pour une étable à cochons. Cependant il n'y en avait pas un seul.

A mon retour à bord, j'achetai d'un naturel une natte qui était la plus belle que j'eusse vue jusqu'alors ; le possesseur hésita long-temps à l'échanger contre une grande hache. On ne sera pas surpris de la valeur qu'ils attachent à ce produit de leur industrie, lorsque l'on saura qu'il faut quelquefois employer deux ou trois ans pour en fabriquer une natte très-fine et très-ornée de dessins.

Douaterra nous parla des insulaires de ce canton comme de gens enchantés de la bonne réception que nous leur avons faite à bord, et disposés à être nos amis ; un autre chef de nos compagnons nous les peignit au contraire comme des hommes perfides et habiles à feindre, qui, si l'occasion s'en était présentée, se seraient emparés du navire et nous auraient tous égorgés.

Le 19 janvier nous avons quitté cette partie de la Nouvelle-Zélande, qui avait particulièrement attiré l'attention de Cook ; depuis ce grand navigateur, trois navires anglais seulement étaient venus mouiller à l'embouchure du Thames ; l'un d'eux était un petit brig dont des malfaiteurs déportés à la Terre-van-Diemen s'étaient emparés. Ces brigands commirent toutes sortes de ravages le long de la côte, et eurent la cruauté d'enlever la fille de Choupah. Ce chef ne leur échappa qu'en

prenant la fuite. Doit-on être surpris qu'après des événemens de ce genre, les sauvages essayent quelquefois de surprendre un bâtiment où ils voyent des hommes semblables à ceux qui les ont maltraités ! Sont-ils donc privés du droit de représailles que les européens exercent sans scrupule ! Toutefois un navire qui vint dans ces parages quelque temps après les bandits, n'eut qu'à se louer des naturels : ils aidèrent aux Anglais à couper et à charger des bois dont ils formèrent leur cargaison, et leur rendirent tous les services possibles.

Dans le cours de ce voyage, je voulus voir jusqu'à quel point un sauvage peut porter la colère quand il est irrité ; mon essai, qui réussit au-delà de mon attente, faillit à me coûter cher, et me causa un vif repentir. Korra-Korra était assis sur le pont et causait avec ses compagnons ; je m'approchai et lui jetai quelques éclats de bois ; il n'y fit pas la moindre attention ; enfin je l'attrapai à la jambe avec un tronçon plus gros ; la douleur qu'il ressentit le mit en fureur ; il me lança de toute sa force un morceau de poix qui me frappa la joue. Je n'avais que ce que je méritais : je m'en allai sans rien dire dans la chambre. Korra-Korra me suivit : content de m'avoir rendu la pareille de ce que je lui avais fait, il était de bonne humeur ; mais j'eus la fantaisie d'éprouver